

SAINT LÉON LE GRAND, PAPE DE ROME

440-461

Fêté le 11 avril



Saint Léon le Grand naquit à Rome d'une des plus nobles familles de Toscane, et se distingua également dans les lettres profanes et dans la science sacrée. «Dieu, dit un ancien Concile général, Dieu, qui l'avait destiné à remporter des victoires éclatantes sur l'erreur, et à soumettre la sagesse du siècle à la vraie foi, avait mis en ses mains les armes de la science et de la vérité». Archidiacre de l'Eglise romaine, il eut beaucoup de part aux affaires sous le pape Célestin 1^{er}. Il ne se distingua pas moins sous Sixte III. Ce pape mourut, pendant que notre Saint était dans les Gaules, occupé à une mission difficile et dans laquelle il réussit parfaitement; c'était de réconcilier Aëtius et Albinus, deux généraux romains qui ne songeaient qu'à leurs rivalités, au lieu de tourner leurs armes contre les Barbares qui frappaient aux portes de l'Empire. Il fut élu unanimement, malgré son absence.

On jeta les yeux sur lui, parce qu'il surpassait tous ceux de son siècle en sainteté, en doctrine et en prudence. Après son élection, on lui envoya une célèbre ambassade pour le supplier de venir prendre possession de la charge à laquelle Dieu l'avait appelé. A son arrivée à Rome, on le reçut avec toute la vénération possible.

La cérémonie de son exaltation se fit un dimanche, 29

septembre 440. Si l'on veut connaître les sentiments qui animaient le nouveau Pape, qu'on lise les sermons qu'il prononçait à chaque anniversaire de son pontificat. Dans l'un, il dit qu'il a été enrayé en entendant la voix de Dieu, qui l'appelait à gouverner l'Eglise; il se proclame trop faible pour un si lourd fardeau, trop petit pour une telle grandeur, trop dénué de mérite pour une si auguste dignité. Cependant il ne perd pas courage, parce qu'il n'attend rien de lui-même, et tout de celui qui opère en lui. Ce qui, sans décourager le pontife, l'effrayait néanmoins, c'est que l'Eglise se trouvait attaquée de tous côtés par le vice et l'erreur. Disons, en quelques mots, comment il la défendit et quelles furent ses glorieuses victoires. Il eut soin d'associer à ses combats des personnes pleines de doctrine et de piété, entre autres, saint Prosper d'Aquitaine, le plus savant homme de son temps; il en fit son conseiller et son secrétaire, comme autrefois saint Damase avait fait de saint Jérôme; puis il commença la réforme par le peuple romain, afin que l'Eglise mère fût le modèle de toutes les autres églises. Non content de l'exciter à la vertu par ses propres exemples, il l'instruisit encore par ses prédications, imitant en cela, dit-il,¹ l'exemple de ses prédécesseurs. Cette partie

¹ Sermon 3. 7, 11.

du ministère épiscopal était alors bien plus obligatoire qu'aujourd'hui, parce que les évêques seuls pouvaient l'exercer.

Rien ne nous montre mieux que ses lettres, au nombre de cent quarante-cinq, avec quelle vigilance, quelle habileté, quelle autorité le saint Pontife réglait ce qui avait besoin de l'être, en matière de foi et de discipline, dans toutes les parties du monde.

En Afrique, la Mauritanie Césarienne, aujourd'hui province d'Alger, appartenait encore à l'empire d'Occident, mais elle avait beaucoup souffert de l'invasion des Vandales. Saint Léon écrivit une lettre décrétale aux évêques de ce pays pour réformer cette province et faire exécuter les canons. Après avoir réglé les principales affaires, il termina par ces paroles, qui nous montrent bien, dès ce temps, la primauté du Saint-Siège en plein exercice : «S'il s'élève d'autres causes, qui intéressent l'état des églises et la concorde des évêques, nous voulons qu'on les examine sur les lieux, dans la crainte du Seigneur, et que de tous les arrangements pris ou à prendre, on nous envoie une narration complète, afin que ce qui aura été défini justement et raisonnablement, d'après la coutume de l'Eglise, soit aussi confirmé par une sentence».

Parmi les Africains qui se réfugièrent à Rome, pour échapper aux violences des Vandales, il y eut beaucoup de Manichéens; ils cachèrent d'abord leurs sentiments, parce que les empereurs avaient, dans leurs édits, menacé cette secte de peines sévères; mais Léon finit par connaître leurs erreurs et leurs crimes secrets. Voici comment il procéda contre eux : assisté d'évêques, de prêtres, de sénateurs et d'autres personnes illustres, qui faisaient une respectable assemblée de juges, il fit comparaître les accusés. Ceux-ci reconnurent publiquement qu'ils avaient plusieurs dogmes impies, subversifs de la morale et de la société, aussi bien que de la religion catholique, ils s'avouèrent même coupables d'un crime que la pudeur ne permet pas de nommer. Saint Prosper dit qu'on brûla leurs livres, que beaucoup d'entre eux se repentirent et rentrèrent dans le sein de l'Eglise. Saint Léon, en recevant leur abjuration, les recommanda aux prêtres du peuple fidèle. Ceux qui persistèrent opiniâtement dans l'erreur, furent bannis.

Nommons rapidement les autres pays que le Vicaire de Jésus Christ régénéra, consola, soutint, secourut. La Sicile avait été ravagée par les Vandales il envoya du secours à Pascasin, évêque de Lilybée, avec des lettres de consolation. Plusieurs abus s'étaient glissés dans la discipline ecclésiastique en Italie; il adressa, le 10 octobre 443, une décrétale aux évêques pour qu'ils travaillassent à les extirper.

L'Illyrie ressortissait du patriarcat de Rome; l'évêque de Thessalonique y représentait les Papes, en qualité de vicaire apostolique. Mais depuis quelque temps, les évêques illyriens se montraient peu disposés à lui obéir. En 444, Léon confirma l'autorité de l'évêque de Thessalonique; dans les instructions qu'il lui donne, il lui recommande surtout les élections des évêques, où l'on ne doit regarder que le mérite de la personne et les services rendus à l'Eglise, sans aucune vue de faveur ni d'intérêt. «Personne, dit-il, ne doit être ordonné évêque dans ces églises, sans vous consulter; car on les choisira avec un examen plus mûr, quand on craindra votre examen, et nous ne tiendrons point pour évêques, ceux que le métropolitain aura ordonnés sans votre participation. Comme les métropolitains ont le droit d'ordonner les évêques de leurs provinces, nous voulons que vous ordonniez les métropolitains, et que vous les choisissiez avec un plus grand soin, comme devant gouverner les autres». Il termine en disant nous renverrez, suivant l'ancienneté tradition, les appellations et les causes majeures qui ne pourront être terminées sur les lieux».

Des Priscillianistes, ainsi nommés de Priscillien leur chef, renouvelaient en Espagne une partie des impiétés Manichéennes, croyant, par exemple, à la fatalité, à l'influence des astres, proscrivant le mariage, et se livrant en secret à des actes de débauche, à des mystères impurs. Saint Turibe, évêque d'Astorga, qui les combattait avec courage, consulta le Pape. Léon, dans sa réponse, accorde à son zèle de justes éloges, lui envoie les actes de la procédure qu'il avait faite à Rome contre les Manichéens, pour lui servir de modèle, et réveille l'attention des autres évêques d'Espagne sur cette hérésie dont il leur montre l'horreur et les conséquences funestes. Il leur ordonne de s'assembler en concile pour y remédier.

Saint Hilaire, évêque d'Arles, ayant déposé un évêque, nommé Chélidoine, celui-ci appela de la sentence portée contre lui à saint Léon, qui, après l'avoir jugé de nouveau, le rétablit sur son siège. Il ôta à Hilaire son droit de métropolitain pour le donner à l'évêque de Vienne. Il faut bien remarquer que le Pape ne dispute pas à saint Hilaire sa juridiction sur Chélidoine. Ce dernier était sans doute suffragant de l'évêque d'Arles, ou bien, s'il était, comme certains le prétendent, évêque de Besançon, la juridiction de l'évêque d'Arles se comprend encore, car les Papes avaient accordé aux évêques de cette ville, métropole civile des Gaules, une espèce de suprématie ils les avaient nommés leurs vicaires. Hilaire se rendit lui-même à Rome, en plein hiver, pour faire confirmer sa sentence contre Chélidoine mais celui-ci produisit des témoignages de son innocence, contre lesquels Hilaire, présent, resta bouche close. De plus, il abusa de son autorité dans une circonstance peut-être plus grave encore. Ayant appris que Projectus, évêque dans une province autre que celle d'Arles, était malade, il s'y rendit inopinément, et ordonna un évêque à sa place, comme si l'église eût été vacante. Projectus étant revenu en santé, se plaignit de ce procédé au pape saint Léon. Hilaire méritait donc bien d'être dépouillé de son titre métropolitain, et devait se trouver «heureux de conserver son siège, par l'indulgence du Siège apostolique», comme le dit notre saint Pape, dans la décrétale écrite sur ce sujet aux évêques des Gaules.

Toutes les lois ecclésiastiques, qu'il rappelait aux autres, il les observait scrupuleusement lui-même; il était surtout attentif à bien choisir ceux qu'il admettait aux ordres sacrés. Il établit pour ceux qui devaient être ordonnés ministres des autels, cette règle de l'Apôtre, qui est passée de ses ouvrages dans le corps du droit canonique : *N'imposez légèrement les mains à personne*. Il veut qu'on n'élève au sacerdoce que ceux qui sont d'un âge mûr, qui ont été éprouvés durant un temps suffisant, qui ont donné des preuves de leur soumission aux règles, de leur amour pour la discipline, et de leur zèle à l'observer. L'auteur du *Pré spirituel* rapporte une chose qui est trop édifiante et trop instructive pour l'omettre ici. Il raconte qu'il avait entendu Amos, patriarche de Jérusalem, dire à plusieurs abbés : «Priez pour moi. Le terrible fardeau du sacerdoce m'épouvante au-delà de toute expression; mais ce que je redoute le plus, c'est la charge de conférer les ordres. J'ai trouvé écrit que le bienheureux pape Léon, égal aux anges, avait veillé et prié quarante jours au tombeau de saint Pierre, demandant, par l'intercession de cet apôtre, la rémission de ses péchés, et qu'après cela, saint Pierre lui avait dit dans une vision : Le Seigneur vous pardonne tous vos péchés, excepté ceux que vous avez commis en conférant les saints ordres et dont vous êtes encore chargé pour en rendre un compte rigoureux».

En Orient, il s'agissait de maintenir, non pas seulement la discipline ecclésiastique, mais la foi chrétienne. Eutychès, moine de Constantinople et abbé d'un monastère, enseignant l'erreur opposée à celle de Nestorius, prétendit qu'en Jésus Christ il n'y a qu'une seule nature, tandis qu'il y en a deux : la nature divine et la nature humaine, unies en une seule personne, sans confusion de leurs propriétés ni de leurs opérations. Condamné par saint Flavien, évêque de Constantinople, il trouva un protecteur dans un eunuque de la cour, favori de l'empereur Théodose le Jeune, qui fit condamner saint Flavien, dans une assemblée connue sous le nom de *Brigandage d'Ephèse*. Flavien fut non seulement déposé, mais maltraité si brutalement, qu'il en mourut quelques jours après. Les légats du pape saint Léon refusèrent de souscrire à cette injustice sentence. Ils prirent même son parti avec un courage qui attira l'admiration de tout le monde chrétien.

Avant Rohrbacher, on n'avait pas assez remarqué que dans cette affaire d'Eutychès, comme dans celle de Nestorius, toutes les parties s'adressèrent et en appelèrent au Saint-Siège de Rome : saint Flavien de Constantinople, l'empereur Théodose, Eutychès lui-même. Le Brigandage avait eu lieu en 448. Par les soins de Léon, secondé par Marcien et Pulchérie, qui avait succédé à Théodose, il se tint en 451, à Chalcédoine, un nouveau Concile, composé de six cent trente évêques. Le Pape y présida par ses légats Paschasin, évêque de Lilybée, Lucence, évêque d'Ascoli, et Boniface, prêtre de Rome.

La mémoire de saint Flavien y fut rétablie. Dioscore, patriarche d'Alexandrie, auteur, ou du moins exécuteur de tous les désordres d'Ephèse, y fut excommunié et déposé pour plusieurs crimes : par exemple, pour avoir prétendu tenir un Concile sans l'autorité du Pape, ce qui, disaient les Pères du Concile, n'avait jamais été permis et ne s'était jamais fait, de n'avoir pas fait lire dans l'assemblée d'Ephèse, la lettre que saint Léon avait écrite à Flavien, exprès pour le futur Concile. Quand on lut, dans le Concile de Chalcédoine, cette lettre qui n'est comparable qu'aux évangiles, qui a toujours été considérée, dans l'Eglise, comme l'expression la plus exacte, la plus noble, la plus auguste de la croyance catholique sur l'admirable dogme de l'Incarnation, il n'y eut qu'un cri d'admiration. Les six cents évêques s'écrièrent : «C'est Pierre qui a parlé par Léon».

Dans le *Pré spirituel* de Jean-Moschus, un abbé raconte avoir entendu le patriarche Eulogius d'Alexandrie faire le récit suivant : «Grégoire, diacre distingué de Rome, m'apprit que le pieux pape Léon, après avoir écrit la lettre à Flavien, la posa sur le tombeau du Prince des Apôtres, en le conjurant, par des veilles, des jeûnes et des prières, de corriger les fautes ou les erreurs qui s'y seraient glissées par suite de la faiblesse humaine. Quatre jours écoulés, l'Apôtre lui apparut et lui dit qu'il avait lu sa lettre et y avait fait les corrections nécessaires. Le Pape ayant repris la lettre sur le tombeau, y remarqua en effet les corrections exécutées de la main de saint Pierre».

Quand ils eurent fait leurs décrets, les Pères du Concile de Chalcédoine les envoyèrent au Pape avec une lettre où ils lui disent : «C'est vous qui nous avez présidé, comme la tête préside aux membres». Notre Saint confirma les vingt-sept premiers canons du Concile qui concernaient les matières de foi, et ils furent reçus de toute l'Eglise avec le plus grand respect, mais il s'opposa au vingt-huitième qui avait été fait en l'absence de ses légats. On y donnait à l'archevêque de Constantinople le titre de patriarche, et même de premier patriarche d'Orient. ...

Pendant que l'empire d'Orient était troublé par les factions des hérétiques, celui d'Occident était prêt de disparaître; le monde civilisé fut encore sauvé de ce côté par la religion chrétienne, et surtout par le Pape. Les Huns, peuple féroce, venu de la Scythie, après avoir longé, en les ravageant, les frontières de l'empire romain, et s'être grossis en Allemagne, au point de composer une armée de sept cent mille hommes, entrèrent dans les Gaules, commandés par Attila, qui se nommait lui-même le fléau de Dieu. Tongres, Trèves, Metz, furent saccagées Troyes fut sauvée par saint Loup, Orléans, par saint Aignan. Battu dans les plaines de Châlons, par les efforts réunis d'Aétius, général romain de Mérovée, roi des Francs; de Théodoric, roi des Visigoths, Attila eut bientôt réparé ses pertes et tomba sur l'Italie, l'an 453. Devenu maître

d'Aquilée, il la réduisit en cendres et mettait tout le pays à feu et à sang. On fuyait partout devant lui; quelques-uns se réfugièrent dans de petites îles, au milieu des lagunes du golfe Adriatique, et ce fut l'origine de la ville de Venise. Attila continua ses ravages : il saccage Milan, il prend Pavie. L'empereur Valentinien III, ne se croyant plus en sûreté dans Ravenne, où il s'était renfermé, se sauve comme un enfant où ? à Rome, près du Pape. L'empereur, le sénat, le peuple, n'ont qu'un sentiment l'effroi ils ne voient qu'un sauveur possible, saint Léon. Une députation des Romains vient le prier d'aller au-devant d'Attila, et d'intervenir pour eux la mission était difficile et périlleuse, si Dieu lui-même n'intervenait. Le Saint y comptait sans doute, car il n'était guère probable que Jésus Christ laissât ruiner entièrement, comme d'autres villes, Rome. D'ailleurs il s'agissait pour Léon de sauver sa patrie, son peuple, le monde chrétien; il n'hésite pas à affronter la présence de ce barbare qui fait trembler la terre entière. Le 11 juin 432, il sort de Rome, accompagné d'Aviénus, personnage consulaire, de Trigétius, gouverneur de la ville, et de plusieurs membres de son clergé. Il rencontre les Huns sur le bord du Mincio, non loin de Mantoue, à un endroit occupé aujourd'hui par la petite ville de Peschiera. Avant de se montrer aux barbares, il revêt ses habits pontificaux, et suivi de ses prêtres et de ses diacres en habits sacerdotaux, il aborde Attila. Celui-ci l'accueille avec respect, promet de vivre en paix avec l'empire, moyennant un tribut annuel il fit aussitôt cesser tous les actes d'hostilité et quelque temps après, fidèle à sa parole, il repassait les Alpes. Les barbares demandèrent à leur chef, pourquoi, contre sa coutume, il avait montré tant de respect au Pape, au point de lui obéir en tout ce qu'il lui avait commandé. Attila répondit : «Ce n'est point la parole de celui qui est venu me trouver qui m'a inspiré une crainte si respectueuse, mais j'ai vu auprès de ce Pontife un autre personnage, d'une figure beaucoup plus auguste, vénérable par ses cheveux blancs, qui se tenait debout, en habit sacerdotal, une épée nue à la main, me menaçant avec un air et un geste terribles, si je n'exécutais pas fidèlement tout ce qui m'était demandé par l'envoyé». Ce personnage était l'apôtre saint Pierre selon une autre tradition, l'apôtre saint Paul apparut également. Il ne nous reste aucun récit contemporain de cette intervention des apôtres saint Pierre et saint Paul, mais la tradition qui nous l'apprend est consacrée par l'autorité du bréviaire romain, et admise par des savants, comme Baronius; elle est confirmée aussi par ce que nous allons raconter. A son retour, saint Léon fut reçu avec le plus vif enthousiasme.

Le Pape prescrivit aussitôt des prières publiques pour remercier Dieu; mais ce peuple léger, ingrat et corrompu, après quelques jours consacrés à ces témoignages de reconnaissance, se précipite avec plus de fureur aux jeux du cirque, aux théâtres, à la débauche. L'empereur Valentinien donne l'exemple de cette dégradation par les actes de l'immoralité la plus révoltante. Les beaux esprits du temps, pour se dispenser de rendre grâce à Dieu et à ses Saints de la retraite d'Attila, attribuent le succès de l'ambassade de saint Léon à l'influence salutaire des étoiles. Le cœur du Pontife est profondément affligé à la vue de ces désordres et de cette coupable ingratitude. Le jour de la fête des apôtres saint Pierre et saint Paul étant venu, saint Léon prononça devant le peuple cette homélie, avec les accents de la douleur la plus expressive et d'une sévérité adoucie par une tendresse toute paternelle :

«Mes bien-aimés, la solennité religieuse établie à l'occasion du jour de notre délivrance, où toute la multitude des fidèles affluait à l'envi pour rendre grâce à Dieu, a été en dernier lieu presque universellement négligée c'est un fait qu'a mis en évidence le petit nombre même de ceux qui ont assisté à cette sainte cérémonie; un abandon si général a jeté dans mon cœur une profonde tristesse et l'a pénétré des plus vives appréhensions. Car il y a beaucoup de danger pour les hommes à se montrer ingrats envers Dieu et à mettre ses bienfaits en oubli, sans être touchés de repentir, malgré les punitions qu'il inflige, et sans éprouver aucune joie, malgré le pardon qu'il accorde. Je crains donc, mes bien-aimés, qu'on ne puisse appliquer à des esprits aussi indifférents cette parole du Prophète : «Vous les avez frappés, et ils ne l'ont point senti vous les avez brisés de coups, et ils n'ont point voulu se soumettre au châtiment». (Jer 5,3) Quel amendement, en effet, peut-on apercevoir chez des gens en qui on remarque un éloignement si prononcé ? Je rougis de le dire mais je suis obligé de le déclarer; on dépense plus pour les démons que pour les Apôtres; des spectacles insensés attirent une foule plus pressée que la basilique des bienheureux martyrs. Qui donc a sauvé cette ville ? qui l'a arrachée à la captivité ? qui enfin l'a soustraite aux horreurs du carnage ? Est-ce aux divertissements du cirque qu'on en est redevable ou à la sollicitude des Saints ? N'en doutons pas, c'est par leurs prières que la justice divine s'est laissée fléchir, c'est grâce à leur puissante intercession que nous avons été réservés à une indulgence miséricordieuse, lorsque nous ne méritions qu'une colère implacable. Je vous en conjure, mes bien-aimés, laissez-vous toucher par cette réflexion du Sauveur, qui, après avoir guéri les dix lépreux, fit observer qu'il n'y en avait qu'un seul parmi eux qui fût revenu pour le remercier marquant par là que les neuf autres, qui avaient aussi recouvré la santé, sans en témoigner la même reconnaissance, n'avaient pu manquer à ce devoir de piété sans une impiété manifeste. Ainsi, mes bien-aimés, pour qu'on ne puisse vous appliquer le même reproche d'ingratitude, revenez au Seigneur : comprenez bien les merveilles qu'il a daigné opérer parmi nous gardez-vous d'attribuer notre délivrance à l'influence des étoiles, comme l'imaginent les impies; mais rapportez-la tout entière à la miséricorde ineffable d'un Dieu tout-puissant, qui a daigné adoucir les cœurs furieux des Barbares. Recueillez toute l'énergie de votre foi pour graver dans votre souvenir un si grand bienfait. Une négligence

rare doit être réparée par une satisfaction plus éclatante encore. Profitons de la douceur du maître qui nous épargne pour travailler à nous corriger, afin que saint Pierre et tous les autres saints qui nous ont secourus dans une infinité d'afflictions et d'angoisses, daignent seconder les tendres supplications que nous adressons pour vous au Dieu de miséricorde, par notre Seigneur Jésus Christ. Amen.» «Mes bien-aimés, la solennité religieuse établie à l'occasion du jour de notre délivrance, où toute la multitude des fidèles affluait à l'envi pour rendre grâces à Dieu, a été en dernier lieu presque universellement négligée c'est un fait qu'a mis en évidence le petit nombre même de ceux qui ont assisté à cette sainte cérémonie; un abandon si général a jeté dans mon cœur une profonde tristesse et l'a pénétré des plus vives appréhensions. Car il y a beaucoup de danger pour les hommes à se montrer ingrats envers Dieu et à mettre ses bienfaits en oubli, sans être touchés de repentir, malgré les punitions qu'il inflige, et sans éprouver aucune joie, malgré le pardon qu'il accorde. Je crains donc, mes bien-aimés, qu'on ne puisse appliquer à des esprits aussi indifférents cette parole du Prophète : «Vous les avez frappés, et ils ne l'ont point senti vous les avez brisés de coups, et ils n'ont point voulu se soumettre au châtiment». (Jer 5,3) Quel amendement, en effet, peut-on apercevoir chez des gens en qui on remarque un éloignement si prononcé ? Je rougis de le dire mais je suis obligé de le déclarer; on dépense plus pour les démons que pour les Apôtres; des spectacles insensés attirent une foule plus pressée que la basilique des bienheureux martyrs. Qui donc a sauvé cette ville ? qui l'a arrachée à la captivité ? qui enfin l'a soustraite aux horreurs du carnage ? Est-ce aux divertissements du cirque qu'on en est redevable ou à la sollicitude des Saints ? N'en doutons pas, c'est par leurs prières que la justice divine s'est laissée fléchir, c'est grâce à leur puissante intercession que nous avons été réservés à une indulgence miséricordieuse, lorsque nous ne méritions qu'une colère implacable. Je vous en conjure, mes bien-aimés, laissez-vous toucher par cette réflexion du Sauveur, qui, après avoir guéri les dix lépreux, fit observer qu'il n'y en avait qu'un seul parmi eux qui fût revenu pour le remercier marquant par là que les neuf autres, qui avaient aussi recouvré la santé, sans en témoigner la même reconnaissance, n'avaient pu manquer à ce devoir de piété sans une impiété manifeste. Ainsi, mes bien-aimés, pour qu'on ne puisse vous appliquer le même reproche d'ingratitude, revenez au Seigneur : comprenez bien les merveilles qu'il a daigné opérer parmi nous gardez-vous d'attribuer notre délivrance à l'influence des étoiles, comme l'imaginent les impies; mais rapportez-la tout entière à la miséricorde ineffable d'un Dieu tout-puissant, qui a daigné adoucir les cœurs furieux des Barbares. Recueillez toute l'énergie de votre foi pour graver dans votre souvenir un si grand bienfait. Une négligence rare doit être réparée par une satisfaction plus éclatante encore. Profitons de la douceur du maître qui nous épargne pour travailler à nous corriger, afin que saint Pierre et tous les autres saints qui nous ont secourus dans une infinité d'afflictions et d'angoisses, daignent seconder les tendres supplications que nous adressons pour vous au Dieu de miséricorde, par notre Seigneur Jésus Christ. Amen.»

Ce langage prouve évidemment que saint Léon croyait «à la délivrance de Rome par un secours visible de la divine Providence et par la protection efficace des saints apôtres».

La mémoire de cette miraculeuse délivrance de Rome fut confiée, par saint Léon lui-même, à une célèbre statue en bronze, qui représente le chef des Apôtres, et se trouve aujourd'hui dans l'église Saint-Pierre.

...

Cependant Rome si ingrate envers Dieu qui l'avait sauvée de la fureur d'Attila, devait être châtiée : saint Léon le lui avait prédit. D'ailleurs les derniers vestiges de l'empire romain, devenus un obstacle à la société chrétienne, devaient disparaître. En 455, Genséric, roi des Vandales, qui s'était déjà emparé de l'Afrique, de la Corse, de la Sardaigne, de la Sicile, marcha sur Rome, avec une armée formidable; l'empereur, le sénat, les fonctionnaires cherchent leur salut dans la fuite; personne ne songe à se défendre les portes de Rome sont ouvertes, et les citoyens tremblants attendent la mort. Saint Léon va trouver Genséric, et obtient de lui qu'il se contentera de piller la ville, sans y verser le sang, sans y mettre le feu. Les Vandales se retirèrent au bout de quinze jours, emportant un butin immense, emmenant un grand nombre de prisonniers. Le saint Pape pourvut aux besoins spirituels et corporels de ces derniers, en envoyant en Afrique des prêtres zélés et des aumônes considérables; il rendit propres au culte les églises dévastées, les pourvut de vases et d'ornements sacrés car on n'avait pu sauver du pillage que ceux des églises de saint Pierre et de saint Paul.

Saint Léon employa le reste de sa vie à réparer les abus qui s'étaient glissés dans la discipline ecclésiastique, à la suite de l'invasion des Barbares. Il mourut le 10 novembre 461, après avoir siégé vingt-et-un ans, un mois et treize jours. Son corps fut enterré en l'église Saint-Pierre; on le leva ensuite de terre pour le transporter dans un autre endroit de la même église. Cette cérémonie se fit le 11 avril, jour auquel son nom se trouve dans le calendrier romain. Il y eut une nouvelle translation de ses reliques en 1715; on les renferma dans une boîte de plomb, et on les mit sur l'autel dédié sous l'invocation de saint Léon, dans l'église du Vatican;

...

Saint Léon doit à ses écrits une partie de la gloire dont il a toujours joui dans l'Eglise. Ils sont en effet les monuments les plus authentiques de sa piété, de son savoir et de son génie. Ses pensées sont vraies, pleines d'éclat et de force. Ses expressions ont une beauté et une magnificence qui charment, étonnent, transportent. Il est partout semblable à lui-même partout il se soutient, sans jamais laisser paraître d'inégalités. Sa diction est pure et élégante; son style est concis, clair et agréable. Ce qui passerait pour enflure dans un écrivain ordinaire, n'est que grandeur dans saint Léon. On remarque dans les endroits même où il est le plus élevé, une facilité qui écarte toute apparence d'affectation, et qui montre qu'il ne faisait que suivre l'impression d'un génie naturellement noble et porté au sublime.

La manière dont saint Léon rend ses idées, mérite encore moins d'attention que l'importance des sujets qu'il a traités. On trouve dans ses sermons et dans ses lettres une piété consommée et une connaissance parfaite de la théologie, ce qui fait que le lecteur est tout à la fois instruit et édifié. On peut les comparer à une espèce d'arsenal où l'Eglise trouvera dans tous les siècles des armes propres à confondre les hérétiques. Le Saint explique, avec autant de solidité que de clarté, la doctrine orthodoxe sur l'Incarnation, et prouve, contre les Eutychiens, que Jésus Christ a un vrai corps, parce que son corps est véritablement reçu dans l'Eucharistie. En déplorant les maux spirituels qui régnaient à Alexandrie durant la persécution des Eutychiens, il ne voit rien de comparable à l'interruption du sacrifice et de la bénédiction du saint chrême il est très formel sur la primauté de saint Pierre et sur celle de ses successeurs. Souvent il se recommande aux prières des Saints qui règnent dans le ciel, et surtout à celles de saint Pierre; il exhorte aussi les fidèles à réclamer leur intercession avec une ferme espérance d'être exaucés. Il se montre fort religieux envers leurs reliques et leurs fêtes, et nous apprend qu'on entretenait des lampes dans les églises dédiées sous leur invocation.

...

Il nous reste à dire que la liturgie doit beaucoup à saint Léon il a introduit dans le canon de la liturgie ces paroles : *sanctum sacrificium, immaculatam hostiam*; il sut faire régner dans les cérémonies saintes un ordre, une pompe, une majesté admirables. Fleury nous donne cette belle description de la solennité célébrée la veille de Pâques, par saint Léon : «Représentons-nous les fidèles de Rome assemblés la veille de Pâques, sous le pape saint Léon, dans la basilique de Latran. Après la bénédiction du feu nouveau, lorsqu'un nombre incroyable de lumières rendait cette sainte nuit aussi belle qu'un beau jour, c'était sans doute un charmant spectacle de voir cet auguste lieu rempli d'une multitude innombrable de peuple, sans tumulte et sans confusion, chacun étant placé selon l'âge, le sexe et le rang qu'il tenait dans l'Eglise. On y regardait, entre autres, ceux qui devaient recevoir le baptême en cette même nuit, et ceux qui, deux jours auparavant, avaient été réconciliés à l'Eglise après avoir accompli leur pénitence.

Les yeux étaient frappés de tous côtés par les marbres et les peintures, et par l'éclat de l'argent, de l'or et des pierreries qui brillaient sur les vaisseaux sacrés, particulièrement près du saint autel. Le silence de la nuit n'était interrompu que par la lecture des prophéties, distincte et intelligible, et par le chant des versets qui y sont entremêlés, pour rendre l'une et l'autre plus agréables. Par cette variété, l'âme frappée tout à la fois de grands et beaux objets, était bien mieux disposée à profiter de ces lectures divines, y étant préparée d'ailleurs par une étude continuelle.

Quelle était la modestie des diacres et des autres ministres sacrés choisis et élevés par un tel prélat, et servant en sa présence, ou plutôt en la présence de Dieu, que la piété leur rendait toujours sensible mais quelle était la majesté du Pape lui-même, si vénérable par sa doctrine, son éloquence, son zèle, son courage et toutes ses autres vertus. Avec quel respect et quelle tendresse de piété prononçait-il sur les fonts sacrés ces prières qu'il avait composées, et que ses successeurs ont trouvées si saintes, qu'ils nous les ont conservées dans la suite de douze siècles ! Je ne m'étonne plus si les chrétiens oubliaient en ces occasions le soin de leurs corps, et si, après avoir jeûné tout le jour, ils passaient encore toute cette sainte nuit de la résurrection en veilles et en prières, sans prendre de nourriture que le lendemain.»

LETTRE DE SAINT LÉON A SAINT FLAVIEN DE CONSTANTINOPLE.

Comme il est probable que tous nos lecteurs ne possèdent pas, soit une histoire universelle de l'Eglise, soit un grand cours de théologie, soit les œuvres de saint Léon, et qu'il serait malheureux qu'un seul demeurât privé de la lecture de ces sublimes pages de l'antiquité chrétienne, nous allons en reproduire toute la partie théologique :

«Le coeur de ce vieillard (Eutychès) n'a pas entendu ce que la voix de ceux qui se préparent au baptême proclame dans le monde entier. Ne sachant pas ce qu'il devait penser de l'incarnation du Verbe de Dieu, et pour acquérir la lumière nécessaire, ne voulant pas explorer le vaste domaine des saintes Ecritures, il aurait au moins dû prêter l'oreille à la confession que tous les fidèles prononcent d'une voix unanime, disant qu'ils croient en Dieu, le Père tout-puissant, et en Jésus Christ, son fils unique, engendré par le saint Esprit dans le sein de la Vierge Marie. Par ces trois articles, presque toutes les inventions des hérétiques,

sont anéanties. Car puisque l'on croit en un Dieu tout-puissant et Père, on atteste en même temps par là que le Fils est coéternel avec lui, qu'il ne diffère en rien du Père, puisqu'il est Dieu de Dieu, tout-puissant du tout-puissant, coéternel, né de l'Eternel. Pas plus tard dans le temps, sans être moindre en puissance, ni différent en gloire, ni divisé quant à la substance, c'est le même Fils éternel du Père éternel, qui est né du saint Esprit et de la Vierge Marie. Cette génération temporelle n'a point diminué sa génération éternelle et n'y a non plus rien ajouté mais elle a été employée tout entière pour la réparation de l'homme déchu, afin qu'il pût vaincre la mort et triompher du démon, qui avait le pouvoir de la mort. Car nous ne pouvions pas soumettre l'auteur du péché et de la mort, si celui que le péché ne peut souiller et que la mort ne peut enchaîner, n'eût pris notre nature et ne l'eût faite sienne.

Si l'on objecte que la Conception de Jésus Christ ayant été l'oeuvre du saint- Esprit, sa naissance n'a pas été purement humaine, il faut répondre que l'on ne doit pas conclure de là que le caractère nouveau de cette création ait rien ôté au caractère distinctif de la nature. Le saint Esprit a donné la fécondité à une Vierge, mais la réalité du corps a été prise du corps de cette Vierge, et dans cette maison qu'il s'était construite, le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous, c'est-à-dire dans la chair qu'il avait prise de l'homme et qu'il avait remplie de l'esprit de vie intelligente. C'est ainsi que chaque nature et chaque substance ayant conservé intactes ses propriétés distinctives, mais s'étant réunies pour ne former qu'une seule personne, l'humilité a été adoptée par la majesté, la faiblesse par la force, la mortalité par l'éternité, et pour effacer le crime de notre race, la nature invulnérable s'est unie à celle qui pouvait souffrir, afin que, suivant qu'il était nécessaire pour notre salut, le même médiateur, Dieu et homme, Jésus Christ, pût mourir comme homme et rester éternel comme Dieu. C'est ainsi que dans la nature entière et parfaite du véritable homme le vrai Dieu est né tout entier dans la sienne, tout entier dans la notre. Or, la notre est celle dans laquelle le Créateur nous avait d'abord formés, et qu'il s'est chargé de rétablir. Car, dans le Rédempteur, on ne voit aucune trace du mal apporté par le trompeur et du mal accepté par l'homme trompé. Et de même, quoique Jésus Christ ait pris sur lui la communauté des faiblesses, il n'a aucune part à nos fautes, il a pris la forme de la servitude sans la souillure du péché, il a rehaussé l'humanité sans rabaisser la divinité, parce que l'abaissement au moyen duquel l'invisible s'est rendu visible, par lequel le créateur et Seigneur de toutes choses a voulu devenir un des mortels, a été l'effet de son penchant pour la miséricorde et non point une diminution de sa puissance. Celui-là même qui restait dans la forme de Dieu a fait l'homme, est devenu homme lui-même, sous la forme de l'esclave. Le Fils de Dieu entré dans ce monde en descendant de son trône céleste, mais sans abandonner la gloire de son Père, est donc né d'une nouvelle naissance dans un nouvel ordre de choses. Nous disons dans un nouvel ordre de choses, car Celui qui, dans le sien, est invisible, est devenu visible dans le notre l'incompréhensible a voulu être compris. Celui qui était avant tous les temps a commencé à exister dans le temps; le Seigneur de l'univers, en voilant sa majesté, a pris la forme des esclaves; le Dieu impassible n'a pas dédaigné de devenir un homme passible, et l'immortel de s'assujétir aux lois de la mort. Nous répétons encore qu'il est né d'une nouvelle naissance, car la virginité restée intacte, n'a pas connu la volupté et a donné pourtant la matière de la chair. C'est la nature, et non pas le péché, que Jésus Christ a reçue de la mère du Seigneur et parce que la naissance de notre Seigneur Jésus Christ, engendré dans le sein de la Vierge, est miraculeuse, sa nature n'en est pas pour cela différente de la notre. Car le vrai Dieu est aussi vrai homme; cette unité n'est point un mensonge, car l'humilité et la grandeur de Dieu se sont réciproquement unies et pénétrées. De même que Dieu n'est point rabaisé par la miséricorde, l'homme n'est pas absorbé par la dignité. Chacune des deux formes, divine et humaine, fait en communauté avec l'autre, les opérations qui lui sont propres. Pendant que le Verbe fait ce qui est du Verbe, la chair exécute ce qui est de la chair. Le premier brille avec éclat dans les miracles, la seconde succombe sous les outrages. De même que le Verbe demeure dans l'égalité de gloire avec son Père, la chair n'abandonne pas la nature de notre race. Car le Rédempteur, toujours un et le même, est, nous ne pouvons trop le répéter, vraiment Fils de Dieu et vraiment Fils de l'homme. Il est Dieu, puisqu'il est dit : *Dans le commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu; et Dieu le verbe est dans l'homme, puisque le Verbe s'est fait chair et a habité parmi nous il est Dieu, puisque tout a été fait par Lui et que rien n'a été fait sans lui.* Homme, puisqu'il est né de la femme et sous l'empire de la loi. La naissance de la chair montre la nature humaine, la conception de la Vierge est le signe de la puissance divine; la faiblesse de l'enfant se voit dans l'humilité du berceau; la gloire du Très-Haut se manifeste dans la voix des anges. Celui qu'Hérode veut faire cruellement mourir entre dans la vie comme un homme; mais c'est le Seigneur de l'univers que les Mages viennent humblement adorer. Afin que l'on n'ignorât pas que la divinité était couverte de l'enveloppe de la chair, quand il se fit baptiser par Jean, son précurseur, la voix du Père retentit dans le ciel, en disant : *Celui-ci est mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection.* Celui-là même qui, comme homme, est tenté par les artifices du diable, est, comme Dieu, servi par les anges. La faim, la soif, la fatigue et le sommeil sont évidemment de l'homme mais rassasier cinq mille hommes avec cinq pains, mais distribuer à la Samaritaine une eau vive dont celui qui en boit ne souffre plus jamais de la soif, mais marcher d'un pied assuré sur les flots de la mer, conjurer la tempête et apaiser les vagues de la mer, sont des actes incontestablement d'un Dieu. Ce n'est certes pas la même nature qui, saisie d'une profonde douleur, pleure

l'ami qui vient de mourir, et, par la seule puissance de sa parole, rappelle à la vie celui qui était couché depuis quatre jours dans la tombe ce n'est pas la même nature qui se laisse attacher à la croix et change le jour en nuit et fait trembler la terre qui se laisse percer les membres de clous et ouvre les portes du paradis au larron qui prononce une parole de foi ce n'est pas non plus la même nature qui dit : *Moi et mon Père nous sommes un, et Mon Père est plus grand moi*. C'est cette unité de personne dans chacune des deux natures qui fait dire que le Fils de l'homme est descendu du ciel, et que le Fils de Dieu a pris corps dans le sein de la Vierge qui l'a conçu que le Fils de Dieu a été crucifié, a été enseveli, et pourtant qu'il n'a pu l'être dans la divinité même, par laquelle il est égal au Père en éternité et en substance, mais dans la faiblesse de la nature humaine. C'est pourquoi tout le monde confesse, dans le symbole, que le Fils de Dieu a été crucifié et enseveli, conformément ces paroles de l'Apôtre : *S'ils l'avaient connu, ils n'eussent jamais crucifié le Seigneur de majesté*. Mais après la résurrection de Jésus Christ, qui a été réellement la résurrection du vrai corps, puisqu'aucun autre n'a été ressuscité que celui qui avait été crucifié et enseveli, qu'est-il arrivé pendant ces quarante jours, si ce n'est que l'ensemble de notre foi a été dégagé de toute obscurité. Toutes les apparitions du Seigneur, tout ce qu'il a fait et dit n'a servi qu'à faire connaître comment le caractère distinctif des deux natures, divine et humaine, est resté le même sans partage. C'est cette sainteté de la foi qu'Eutychès méconnaît totalement, puisqu'il ne veut pas voir notre nature dans le Fils de Dieu, ni dans l'abaissement de la mortalité, ni dans la gloire de la résurrection, et qu'il méprise cette parole de l'évangéliste saint Jean : *Tout esprit qui confesse que Jésus Christ est venu dans une chair véritable est de Dieu, et tout esprit qui divise Jésus Christ n'est point de Dieu et c'est là l'antichrist*. Mais qu'est-ce que Jésus Christ appelle *solvere*, si ce n'est séparer de Lui la nature humaine et anéantir, par d'impudentes fictions, le mystère par lequel nous sommes tous sauvés ? Or, celui qui est dans une si grande ignorance sur la nature du corps de Jésus Christ, celui-là doit aussi enseigner, dans le même aveuglement, des choses insensées sur la Passion. Car s'il ne tient pas la Croix du Seigneur pour un mensonge, et s'il ne doute pas que la mort qu'il a soufferte pour le salut du monde, n'ait été véritable, il doit nécessairement croire à la véritable humanité de Celui dont il croit la mort. Donc, s'il confesse la foi des chrétiens, et s'il n'arrache pas de son cœur la révélation angélique, il examinera quelle est la nature qui a été percée de clous, qui a été attachée à la croix, d'où a découlé du sang et de l'eau lorsque le flanc du Crucifié a été percé. Qu'il écoute aussi le saint apôtre Pierre, annonçant que l'esprit est sanctifié, quand il participe au sang de Jésus Christ, et que ce n'est pas par de l'argent ou de l'or corruptible que nous sommes rachetés, mais par le sang précieux de Jésus Christ, l'agneau sans tache. Il ne résistera pas au témoignage du saint apôtre quand il dit : *Le sang de Jésus Christ nous purifie de tous nos péchés* et dans un autre endroit : *Cette victoire par laquelle le monde est vaincu est l'effet de notre foi* et encore : *Qui est celui qui est victorieux du monde, sinon celui qui croit que Jésus Christ est le Fils de Dieu ? C'est ce même Jésus Christ qui est venu avec l'eau et avec le sang non seulement avec l'eau, mais avec le sang et c'est l'esprit qui rend témoignage que Jésus Christ est la vérité. Car il y en a trois qui rendent témoignage dans le ciel le Père, le Verbe et le saint Esprit, et ces trois sont une même chose*. Oui, certes, l'esprit de la sanctification, le sang de la rédemption et l'eau du baptême, lesquelles trois choses ne sont qu'une et ne peuvent être séparées. L'Eglise catholique vit et se perpétue par cette foi que dans Jésus Christ l'humanité n'est pas sans véritable divinité, ni la divinité sans véritable humanité».

tiré de : Les Petits Bollandistes; Vies des saints tome 4